

BOULES DE L'YSER

Lecture

16.02.2017

Auteurs Karine Bril, Jean-Jacques Buyse, René Christophe, Serge Cuvelier, Laurence Kahn, Colette Mommens et Alain Rousseau.

Lecteurs Karine Bril, Jean-Jacques Buyse, René Christophe, Serge Cuvelier, Nicolas Metens, David Strosberg (pour Colette Mommens) et Alain Rousseau.

Encadrement à Pacheco Karine Bril et Nicolas Metens

Conception, animation et mise en voix Laurence Kahn

Regard extérieur David Strosberg

Régie Amaury Baronnet, Frédéric Gossiaux et Clara Pinguet

Coordination Patricia Balletti et Marie Camoin

Intendance Lofti Ben Saber

Catering Catherine Martin

Captation sonore et mixage Hjorvar Rognvaldsson

Avec la soutien du CPAS de la Ville de Bruxelles

BOULES DE L'YSER

PRESENTATIONS

II

Avant d'être au home Pacheco, j'habitais rue de l'Enseignement, tout près du Cirque Royal. J'allais de temps en temps au cirque.

Karine

Avant le home Pacheco, je travaillais au Village Reine Fabiola destiné aux handicapés mentaux, un lieu très particulier où l'argent coulait à flots.

Serge

Dans le temps, je fumais terriblement sans savoir que cela pouvait altérer ma pensée et ma santé. Puis j'ai décidé d'arrêter car cela me faisait du mal.

Colette

Je me rappelle ma jeunesse. C'était la guerre. J'habitais la chaussée de Mons et je voulais aller en France.

René

Je suis né à Berchem, dans le quartier chic d'Anvers, où il n'y a que des maisons classées pour leur valeur architecturale que des grands architectes de la Belle Époque nous ont laissées.

II

J'ai été militaire à Siegen en Allemagne, une fort belle ville où il y a un musée de Pierre Paul Rubens. Il serait natif de là. Ces tableaux étaient splendides.

Colette

À l'école, j'ai toujours eu des bulletins exécrables. J'ai un bon souvenir de l'école. J'ai beaucoup rigolé. Quand c'était l'été, pour me punir parce que je rigolais trop, l'institutrice m'enfermait dans un vieux poêle. Elle disait : « Colette, dans le poêle ! ». Et en hiver, je volais dehors dans le vestiaire. Pour ne pas avoir froid, je m'enroulais dans les vêtements de mes copines.

Serge

J'avais 12 ans quand j'ai fait le tour de l'Italie en train avec mes parents. Je m'en souviendrai toujours. C'est comme si c'était hier. J'ai vu Rome,

Amalfi, Sorrente, Gènes, Capri, Milan, Naples, Venise... C'était magnifique !

Alain

J'ai été délégué syndical à la FGTB pendant quinze ans. Je suis rentré dans le bâtiment à quatorze ans et dans le bâtiment, tu es obligé de te syndiquer sinon tu n'as droit à rien. Je me suis battu beaucoup pour les ouvriers, je suis même allé avec eux dans les tribunaux pour défendre leur cause.

II

J'ai conduit des Volkswagen Coccinelle. J'adorais conduire. J'en ai eu deux. J'ai fait plus de 100.000 km avec chacune.

René

En primaire, j'étais toujours au coin pour bonne conduite. Par exemple, il y avait la pièce de 25 centimes en zinc avec un trou au milieu. Un loustic de la classe en a lancé une sur l'instituteur qui avait le dos tourné et j'ai fait la remarque : « Imbécile ! Il ne vaut pas autant ! ». Résultat : au coin, punition.

Serge

J'ai habité Virton et Barvaux-sur-Ourthe. On allait dans les beaux bois de La Roche-en-Ardenne. On flânait dans les bois, on allait se ressourcer. On voyait des lapins et des biches. La nature, il n'y a rien de plus beau.

Karine

Je suis née en Afrique, je vivais dans la nature et les pieds nus.

Alain

Je suis né à Binche et j'ai été Gilles de Binche pendant vingt ans. J'ai arrêté de faire le Gilles pour faire garçon de café dans une discothèque.

II

Toute mon enfance, j'ai passé chaque année deux mois de vacances dans l'appartement de mes grands-parents à Blankenberge.

Colette

J'ai rencontré mon mari à Blankenberge.

Alain

Moi j'y vais depuis tout bébé ! J'allais danser à Blankenberge avec ma femme.

ÉVOCATIONS : BLANKENBERGE

Serge

Un beau pays où les gens aiment bien se promener le long de la plage.

II

Les vendeurs de boules de l'Yser qui passaient avec leur habit blanc et leur casquette blanche. Ils portaient sur leur tête les plateaux.

Il y avait aussi les châteaux forts que nous construisions sur le sable dur tout près de la mer et les tranchées que nous faisons pour retarder l'arrivée de l'eau. Quand la marée était montante, toujours la mer était le grand vainqueur.

Colette

Quel beau souvenir ! J'ai connu mon mari en 1946. Je descendais les escaliers pour aller dans la ville. Mon mari s'est retourné. Il a dit à son ami Jean : « Il y a deux jeunes filles qui nous suivent. Moi je prends la petite blonde ». Jean n'était pas content.

René

Les escaliers, les cuistax, les chars à voile.

II

La statue de Lippens et De Bruyne sur la digue.

Serge

La piste de vélodrome où nous nous amusions à rouler avec toutes sortes de vélos.

Alain

J'allais à Blankenberge depuis ma jeunesse pour m'amuser, aller sur la plage, aller danser dans les discothèques (au dancing Le King notamment), et pour y manger des bonnes moules frites ainsi que des crevettes et de la Rodenbach (au fût elle est encore meilleure).

SOUVENIRS

II

Quand j'étais petit avec mes grands-parents à Blankenberge, ils nous envoyaient jouer sur la plage. Souvent il faisait beau. Nous étions en slips de bain au soleil et nous allions nous baigner le long de la plage. Il y

avait quantité de méduses. Nous faisons attention de ne pas marcher dessus. Parfois il y en avait un tas alors nous allions chercher nos petites pelles de jeu et nous enterrions les méduses dans le sable mouillé. Puis, après cette bonne action, nous allions nous baigner. Il y avait souvent des vagues. Nous sautions de vague en vague. Quand nous allions trop loin, la trompette des sauveteurs nous rappelait et nous devions revenir en arrière.

Serge

Sur la plage de Blankenberge des enfants jouent au ballon sur le sable en regardant les bateaux passer pendant que certaines personnes se font bronzer au soleil. J'entends les enfants qui jouent, qui s'égaillent, des parents qui crient sur un petit : « Viens ici, ne va pas trop loin ! » – des bateaux qui passent avec un marin pêcheur – il fait chaud – l'odeur des poissons cuits, le vent qui souffle partout – le soleil qui nous brûle la peau et nous fait attraper des coups de soleil, je dois me mettre de la pommade pour éviter des brûlures et des cloques – les enfants jouent avec des ballons, des bateaux, des cerfs-volants – il y a des gens qui se reposent et prennent un bain de soleil – il y a des gens qui mangent des crevettes, des sardines et des fruits de mer, c'est si bon tout ça au soleil près de l'eau !

Colette

J'étais en vacances à Blankenberge. Il y avait de grands chiens avec des charrettes à lait. J'avais de jolies chaussures blanches et soudain j'ai glissé dans une merde de chien. Elle était grosse. Je suis devenue la fille blonde aux souliers bruns. On était invité par ma tante et mon oncle. Je n'ai pas pu rentrer dans l'appartement avec mes chaussures. Il m'a apporté un seau d'eau pour nettoyer mes chaussures. Après des années, j'ai raconté cette histoire à mon mari et il m'a dit : « Tu vois que ça porte bonheur la merde, car tu m'a rencontré ! » En effet, mon mari je l'ai rencontré à Blankenberge en 1946. En rentrant vers l'appartement, il y a deux garçons qui descendaient l'escalier en sifflant un air de l'époque : *Open de deur*. J'ai enchaîné en sifflant aussi. Ils nous ont regardé et mon futur mari a dit à son ami Jean : « La petite blonde, moi je la prends ». Jean lui a dit : « Mais tu ne dois pas te gêner ! ». Au fond, mon mari avait raison, car ma cousine était plus grande que lui. Nous nous sommes mariés en 1955. Je devais aider ma maman : suite à la guerre, l'argent avait fondu. C'est à cause de cela que nous avons attendu si longtemps avant de nous marier.

Alain

Quand j'allais à Blankenberge avec la famille, nous avons loué à l'hôtel près du casino où nous étions très bien pour dormir comme pour manger. Après nous allons sur la plage et puis sur la digue et en soirée

nous allions danser dans les discothèques qui se trouvaient sur la digue et dans la ville. Le lundi matin, nous allions au marché car il est très grand. Nous trouvons de belles choses en vêtements ainsi que de beaux objets pour garnitures et puis nous retournons à l'hôtel pour y déposer toutes les marchandises. Arrivé l'après-midi, alors nous allons sur la plage pour se reposer et nager pour être prêts pour la soirée pour aller en discothèque danser.

René

La liposuccion qu'on m'a faite à l'hôpital militaire de Blankenberge afin de me délivrer de mon abdomen colossal de femme enceinte de cinq fœtus a réussi à merveille : je me trouve maintenant avec un ventre bleu ciel ce qui me permet de m'exposer à la foire du midi à côté des autres monstruosité et ça me rapporte assez pour pouvoir me payer la cantine de Pacheco.

DESCRIPTION D'UN LIEU

Karine

Cette belle plage, cette splendide étendue, ravagée par des dizaines de promeneurs, sent les algues et l'iode. Au loin, la mer vient rouler ses vagues et ramène des choses bizarres : canettes, tongs, sacs plastiques et encore bien d'autres. Les mouettes tournent et viennent se poser à la recherche de petits crustacés cachés dans le sable mouillé. Des os de seiche dansent dans l'écume des vagues. La mer est calme et bien basse, c'est ce qui donne cette impression d'étendue immense. Au loin les promeneurs ressemblent à de petits points qui valsent sur le sable, c'est une sensation étrange que ce ballet.

Serge

Un jour, je me promenais sur la plage où les gens étaient au bord de l'eau en train de contempler les portiques. Les gens s'abstenaient de voyager de long en large sur le rivage car tout le monde semblait être fatigué. Mais le temps se portait à dissimuler mon inquiétude.

Alain

La digue est magnifique pour se promener puis avec le petit train qui va jusqu'à l'aquarium du Pire pour observer tous les poissons de toutes les sortes. C'est magnifique pour faire de belles photos pour mettre dans mon magasin d'antiquaire au Sablon à Bruxelles.

Colette

Je me promène sur la digue. Il fait beau et le vent s'enroule autour de moi. D'un côté de la plage, au loin, je vois Wenduine. J'admire les belles maisons. C'est dommage que les belles maisons sont démolies pour les remplacer par ces vilains blocs de béton.

René

La plage vue sous un soleil toujours manquant dans notre climat morose est de nature à me déprimer et me procure une dépression qui pourrait me conduire au suicide. Convaincu que je suis que ce serait trop avantageux pour mon bien-aimé ministre des pensions, l'escroc Reynders, j'en reviens tout en me souhaitant encore quelques dizaines d'années rien que pour l'emmerder.

II

Les brise-lames de Blankenberge. Là, pas question de cultiver des patates. Les enfants y ramassent de petits mollusques. L'air, l'iode, le soleil quand il fait beau, la plage, les baigneurs, tout cela détend. On sent qu'il fait bon vivre dans cet endroit. Au loin, on distingue des bateaux, des voiliers, certaines personnes font même du ski nautique ou du surf. Tout cela est bien relaxant, c'est ça les vacances.

PERSONNAGESAlain

Je suis allé à Blankenberge ce week-end et j'ai rencontré un monsieur qui s'appelle Roger. Il travaille dans un super restaurant où j'ai bien mangé. C'est lui qui m'a servi avec son petit tablier de serveur. Il était très sympathique. Il a été à l'école pour apprendre l'hôtellerie car il veut ouvrir un restaurant pour lui.

II

L'abbé Joe, un copain à moi, faisait de fréquentes incursions à Blankenberge. Il était un peu enrobé alors, pour se maintenir en forme, il adorait se promener le long de la digue. Il marchait vite. Cela lui permettait aussi de respirer le bon iode de la mer. Le soir, il allait manger un repas très frugal. Ensuite il se trouvait un petit hôtel bon marché pour y passer la nuit et le lendemain matin il reprenait ses promenades le long de la digue. Il avait malheureusement de mauvais pieds remplis de durillons alors il avait très mal mais il se forçait à marcher.

Karine

Monsieur Berlioz se promène sur la digue en rêvassant. Il travaille à la poste de Blankenberge. Il semble soucieux car sa femme vient de demander le divorce. Il ne veut pas divorcer car il l'aime encore. Il pense à tous les bons moments et les beaux voyages qu'ils ont passés ensemble. Il a l'impression à tout moment d'entendre sa jolie voix. Depuis la demande de divorce, il souffre de l'estomac et a souvent de fortes migraines, lui qui n'a jamais eu un jour d'absence pour maladie.

Serge

Caroline est ménagère. Elle fait le ménage chez les gens, le nettoyage, les petites courses et la cuisine. Après le travail, elle fait de la gymnastique pour se détendre. Le soir, pour passer son temps, elle aime tricoter. Elle fait des brassières pour bébé, elle tricote un pull pour des amies. Elle les fait les plus beaux possible. Caroline aime les femmes d'un amour très tendre, c'est là sa seule faiblesse.

Colette

Monsieur Albert Vandenberg est boucher à Blankenberge depuis trente ans. Son père était boucher, son grand-père était boucher, son arrière-grand-père était boucher. Il est très gentil, jovial, il parle très bien le français et il est marié à Jeanne qui est francophone. Ils n'ont pas d'enfants. Albert habite juste au-dessus de la boucherie. Son plat préféré est le stoemp aux carottes et Jeanne en prépare tous les dimanches midi.

René

Madame Chaudcul, s'ennuyant avec son mari qui ne jure que par des vidéos pornos, en a assez et jure par tous les saints de s'acheter un homme mûr pour se procurer un peu de plaisir.

MONOLOGUESMadame Chaudcul

J'étais à Blankenberge, j'avais été manger dans un petit restaurant situé sur la digue et maintenant je suis repue dans un transatlantique le long de la plage. Je vois passer devant moi un petit homme chinois. J'ai toujours été attirée par les Chinois, pourquoi ? Je ne sais pas. Peut-être pour leur peau cuivrée. J'essaie donc d'entrer en contact avec lui. Je l'aurais bien invité à venir s'asseoir près de moi. L'homme ne répondit pas. Il passa son chemin et je vis alors une petite chinoise en maillot qui l'attendait pour aller se baigner. En fait, j'en étais pour mes frais. J'avais raté une belle occasion de me détendre et de passer un moment agréable.

Mon nom de Madame Chaudcul n'était pas respecté, pas cette fois tout de même.

Albert le boucher

J'aime le calme. Je suis boucher, je coupe ma viande, je scie les os, tout cela fait du bruit. Je parle avec mes clients, cela me plaît bien. Malheureusement, quand je viens dans l'appartement, le voisin fait un bruit infernal avec sa musique. Quoique j'adore la musique, surtout la musique de mon jeune temps.

Roger

Je travaille dans ce restaurant depuis maintenant quinze ans, j'en ai assez, je voudrais mon établissement. Je n'ai plus beaucoup de temps pour moi et mes loisirs. Même quand je rentre le soir, je suis très fatigué alors je monte vite me coucher car le lendemain ça recommence, le même train de vie. Nous sommes peu de personnel. Cependant, je dois reconnaître que j'ai passé de très bons moments dans ce resto. Je me souviens d'un Noël magnifique, j'avais préparé du homard thermidor pour tous les clients, le champagne coulait à flots. Au moment du dessert, j'ai croisé le regard d'une jolie brunette qui avait l'air de s'ennuyer à mourir. Je suis allé vers elle et nous avons entamé la conversation. Je me suis fait remonter les bretelles par mon patron. Alors, nous nous sommes donnés rendez-vous le lendemain sur la digue. J'ai vraiment eu le coup de foudre et deux ans après, nous nous sommes mariés. Cela fait déjà onze ans maintenant.

Monsieur Berlioz le postier

Quelle file, ils sont tous à mon guichet, j'en ai pour toute la matinée ! Justement moi qui, pour ce qu'on me paye, préfère ne rien faire. Fallait y mettre une de mes fameuses tutelles de ministre : le rigolo Vande Lanotte, autrement connu comme « le voleur ostendais ». Suis bien moi, avec mon traitement de misère et faut encore se les taper à des heures peu chrétiennes par tous les temps ! Eh bien, Monsieur le ministre, je vous dis : merde ! Faites-le vous-même ! Je vais jouer au malade ! Debout les damnés de la terre !

L'abbé Joe

Je suis bien seul dans mon petit flat, c'est presque une garçonnière à part que je n'y reçois pas de femme. Le soir, pour passer le temps, je relis ma Bible que j'ai déjà relue cent fois. Comme j'ai fait vœu de chasteté en rentrant dans les ordres, je dois me contenter de relire la Bible ou toute

autre lecture. La solitude me pèse. Quand je n'en peux vraiment plus, je vais prendre un verre ou deux dans un petit café qui se trouve au coin de ma rue. Ce sont là mes seules distractions. Ma vie est bien morne.

Caroline la ménagère

J'ai travaillé à la maison de Di Rupo pour faire son ménage et lui faire la cuisine italienne car il aimait ma cuisine. En plus, je sortais le chiwawa tous les jours dans le petit parc en bas de son immeuble. Monsieur était très content de mes services. Je cherche l'aventure. Je voudrais aller à Las Vegas et connaître l'enfer du jeu. J'aimerais bien jouer à la roulette et aux bandits manchots. Je voudrais y jouer aussi dans les ascenseurs et gagner un tas d'argent.

SITUATIONS ET DIALOGUES

Roger rencontre Caroline

Roger est sur la plage et rencontre une ménagère qui dans le temps a travaillé chez lui.

Roger — Oh ! Bonjour Caroline ! Te sens-tu bien pour le moment dans ton travail ?

Caroline — Oui, je n'ai pas à me plaindre de mon travail. Le travail que j'effectue m'apporte beaucoup de considération. Les gens sont superbes mais la patronne est fort stricte pour les meubles car il ne faut pas laisser de poussière.

Roger — Tu fais ton travail comme tu peux et personne ne t'en voudrait.

Caroline — Je ne sais pas si personne ne m'en voudrait car tout le monde peut faire un mauvais travail sans le vouloir. Elle me critique toujours parce qu'au lieu de porter la chaise pour la déplacer, je la traîne. Ça fait des traces dans son parquet et il faut passer la ponceuse pour enlever les traces.

Roger — C'est pas si grave.

Caroline — La patronne trouve que c'est inadmissible.

Roger — Elle ne va quand même pas te foutre dehors ?

Caroline — Non, elle ne me mettra pas dehors car elle m'aime quand même bien. J'arrive toujours à l'heure et je fais des petits travaux pour la rendre contente.

L'abbé Joe et l'abbé Jefke

L'abbé Joe se trouvait au Méli de Blankenberge. Il y dégustait une bonne tasse de chocolat chaud. Il attendait son ami l'abbé Jefke, un bon Bruxellois comme son nom le sous-entend. L'abbé Joe était porteur de sa petite mallette car en effet il y avait dedans une Bible très précieuse qu'un jour une vieille bigote avait voulu lui voler. Il tenait à discuter de certains passages de sa Bible avec son ami Jefke qui allait arriver.

L'abbé Joe — Eh bien, Jefke, il y a une demi heure que je t'attends ! Je suis content de te revoir, je craignais un grave contretemps.

L'abbé Jefke — En effet Joe, je suis arrivé en retard, mais j'avais du travail. Je devais entendre quelqu'un en confession.

L'abbé Joe — En confession ? Cela devient rare à notre époque ! Peux-tu me dire de quoi il s'agissait ?

L'abbé Jefke — En fait, c'est assez embarrassant Joe, car elle te concerne personnellement.

L'abbé Joe — Cela me concerne personnellement ?

L'abbé Jefke — Eh bien, oui ! Une vieille bigote, si je peux m'exprimer ainsi, m'avoua qu'elle avait voulu voler ta Bible. Elle est très croyante et elle était attirée par ta Bible.

L'abbé Joe — Oh, tu sais, tout cela n'est pas très grave. Parlons d'autre chose maintenant. Je suis content que tu sois là.

L'abbé Jefke — Je dois aussi t'avouer, Joe, que cette vieille bigote était un peu amoureuse de toi. Elle a toujours été amoureuse des curés, c'est son fantasme.

L'abbé Joe — Amoureuse des curés ? Amoureuse de moi ? Mais enfin Jefke, je suis un homme d'église, j'ai fait vœu de chasteté !

L'abbé Jefke — Je le sais bien Joe, mais la chair est faible ! Elle m'a aussi avoué qu'elle t'avait demandé de poser un baiser sur ton front et que tu avais accepté. Tu es un homme après tout Joe, et puis c'est de l'enfantillage ce qu'elle te demandait. Comme tu as accepté et que tu étais tout ému, elle t'a demandé ta mallette et ta Bible pour pouvoir la lire. Elle n'a donc rien volé. Mais je te pardonne et je te comprends, la chair est faible.

Roger et le client difficile

Roger, un jeune malabar, étudiant d'une école en gastronomie dite « moderne », n'a aucune idée quelle saloperie il présentera cette fois-ci aux honorables clients.

Le client — Garçon ! Lève une fois tes fesses et ayez l'obligeance de bien vouloir m'apporter votre minable carte de menu !

Roger — Servus ! Je suis à vous !

Le client — Je te le conseille, si au moins tu voudrais que je te laisse une petite aumône.

Roger — Mille fois merci mon généreux bienfaiteur car avec une fainéante comme ma femme et cinq petites bouches à nourrir, tout denier compte !

Le client — C'est pas ma faute que tu sais pas te retenir dès qu'une jupe passe ton chemin !

Roger — J'suis fait comme ça, c'est mon enfer à moi !

Roger et son copain Marc

Roger est au restaurant où il travaille. Vers trois heures de l'après-midi, son copain Marc vient le trouver.

Roger — Marc, tu veux aller au cinéma ?

Marc — Oui. Tu sais Roger, c'est un très bon film.

Roger — Je suis d'accord mais je n'ai pas beaucoup de temps car j'ai du travail au restaurant.

Marc — Je sais. Ça ne dure qu'une heure et demie, puis tu pourras retourner travailler.

Roger — Alors, je suis rassuré.

Marc — Je viendrai manger chez toi ce soir.

Roger — Merci beaucoup de ta part.

En soirée.

Marc — Voilà Roger, il est 21 heures, je suis venu comme je te l'avais promis. Alors, tu me fais une bonne entrecôte frites salade. La viande bleue comme d'habitude et mon bon vin.

Roger — Je te sers comme d'habitude et je suis très content d'avoir été au cinéma avec toi. C'était un très bon film, je ne regrette pas d'avoir été au cinéma.

Marc — Alors Roger, si tu veux, quand tu as fini à 23 heures, on pourrait aller à la discothèque à côté du casino pour s'amuser jusqu'au petit matin vu que demain tu as congé.

Roger — Ça me convient comme ça ! Nous allons bien nous amuser !

Albert le boucher et son ami Jean

Albert le boucher et sa femme préparent l'étal de leur boucherie lorsqu'il y a plusieurs clients qui entrent dont un qui est leur meilleur ami, Jean. Jean dit à Albert qu'il est content de le voir et lui raconte les ennuis qu'il a lorsqu'il rentre dans son appartement.

Albert — C'est bien gênant tout ce bruit chez toi !

Jean — Enfin soit, je voudrais un bon steak bien tendre.

Albert — Je te prépare cela, mais n'oublie pas que tu es au régime.

Jean — Je me moque de mon régime, je suis trop énervé avec tous les bruits qu'il y a dans mon appartement.

Albert — Tu sais, chez nous, c'est pas mieux ! Le voisin est professeur de batterie, c'est horrible !

Jean — Ah bon, je ne suis donc pas seul à m'assourdir de bruit !

Albert — Oui, c'est une chose que je ne supporte pas, c'est le bruit ! Mais tu as la chance que ta femme t'aide à supporter tout cela.

Jean — Tu parles ! Elle a recommencé à fumer, et à l'intérieur en plus, c'est un vrai pompier !

Albert — T'en fais pas pour tout cela, envoie-les tous au diable !

Jean — Tu parles ! J'essaie de la foutre dehors mais elle ne veut pas partir, c'est une emmerdeuse.

Albert — Ça, je le sais, je l'ai connue avant toi, tu ne t'en rappelles pas ?

Jean — Comment as-tu fait pour t'en débarrasser ?

Albert — Je lui ai dit que je savais qu'elle avait une aventure avec toi, ça l'a fait roter et elle est partie pour te rejoindre. Moi, j'en étais enfin débarrassé !

Monsieur Berlioz et son voisin d'étage Jules

Monsieur Berlioz est au bord de la mer et il regarde l'horizon. Il ne sait pas ce qu'il va devenir. Son voisin d'étage Jules arrive et il a une grande compassion parce que sa femme l'a aussi quitté et qu'il voudrait que ça n'arrive plus.

Monsieur Berlioz — Ah, Jules ! J'ai quelque chose d'important à te dire. Je veux que tout ce temps s'arrête et que nous puissions vivre sereinement.

Jules — Je pense que ça peut se faire.

Monsieur Berlioz — Non, ça ne peut pas se faire, tout va trop mal.

Jules — Ça ira bien pour toi, ne t'en fais pas.

Monsieur Berlioz — Non, ça n'ira pas, il ne faut pas espérer que ça change pour un mieux. Rien ne change, tu le vois bien.

Jules — Il faut que ça change, il ne faut pas être aussi négatif que ça.

Monsieur Berlioz — Je ne suis pas négatif, je vois la réalité comme elle est.

Jules — Dans ce cas, laissons faire les choses et nous verrons bien ce qu'il adviendra de tout cela. A bon entendeur, salut !

Madame Chaudcul et l'abbé Joe

Madame Chaudcul et l'abbé Joe sont assis dans un café.

Madame Chaudcul — Maintenant que nous sommes au café À La Rencontre, j'aimerais bien avoir une conversation avec vous, peut-être parler un peu et prendre un bon verre de vin en votre compagnie en tout bien tout honneur. Je sais que vous appréciez le vin et puis vous en buvez toujours un petit peu à la messe.

L'abbé Joe — Mais volontiers, Madame Chaudcul, ça me fait plaisir de prendre un verre en compagnie d'une jolie femme, ça me change un peu de mon ordinaire.

Madame Chaudcul — Vous savez, Monsieur l'abbé, je vous ai connu quand j'étais jeune et que vous étiez encore au séminaire. Je vous aimais beaucoup et j'aurais bien aimé que vous jetiez votre soutane et que vous veniez vivre avec moi. Nous avons eu un très beau flirt ensemble.

L'abbé Joe — Je me rappelle très bien de vous mais j'étais jeune et idéaliste, attiré par l'église et par Dieu, ce que je regrette peut-être maintenant. Mais peut-être, si vous le vouliez, vous pourriez devenir la

bonne du curé. Nous pourrions faire quelques frivolités. Mon Dieu, mon Dieu, je m'é gare ! Si le Seigneur m'entendait !

AU CAFE À LA RENCONTRE

Dans le même café se trouvent aussi Albert, Monsieur Berlioz, Roger et la ménagère Caroline.

Madame Chaudcul — Dans ce pays, nous n'avons pas eu de beau temps. On a eu de la pluie, de la neige et toutes les saloperies qu'on peut imaginer !

Albert — C'est justement parce qu'on respire toutes ces saloperies qu'on vient ici boire un verre pour tuer les microbes... et bien souvent, il en faut un deuxième pour qu'ils soient tous morts !

Madame Chaudcul (à Albert) — Il me semble que je pourrais très bien m'entendre avec vous.

L'abbé Joe (à Madame Chaudcul) — Mais madame, il faut avoir confiance dans la Bible, c'est source de toute vérité. J'ai toujours cherché à convertir des gens. Si vous voulez, je peux vous en parler.

Madame Chaudcul (à l'abbé Joe) — Oh, non ! Pas parler de la Bible, nous sommes ici en communauté païenne !

Monsieur Berlioz — Oh ! Arrêtez toutes vos litanies, avec ou sans Bible, la vie ne vaut pas d'être vécue.

Roger (à Monsieur Berlioz) — Qu'est-ce que vous racontez ? Faites attention à la jeunesse et à ce que vous dites !

Monsieur Berlioz — Moi, je me fous de la jeunesse ! Je sais une chose : c'est que la vie est une grande tartine de merde. Hein, madame ?

La ménagère Caroline — Non, pas du tout ! Car moi, à mon âge, je vais au bordel deux fois par semaine ! Si seulement ces femmes voulaient pratiquer des prix abordables, par exemple introduire des abonnements au prix démocratique de 2€ la passe.

Roger — C'est exagéré ! Vous êtes carrément radine ! Vu l'évolution de la vie, on n'est plus au temps du Moyen Age ! 2€ pour une passe, ce

n'est pas logique ! Dans un bar ou dans un dancing, tu donnes encore plus en pourboire ! Quand on va au restaurant, c'est la même chose !

Madame Chaudcul (*à Caroline*) — Il faut payer chaque chose à sa valeur et ne pas sous-estimer le travail exécuté.

La ménagère Caroline — Se trouver couché sur son dos, vous appelez ça travailler ?

Madame Chaudcul (*à Caroline*) — Moi je trouve que moralement, c'est dur. C'est dur d'être une femme et de gagner sa vie de cette façon-là. Avant, je pensais qu'elles faisaient ça par amour et puis j'ai su que c'était pour gagner leur vie. Ça doit être dur et terrible de faire ça pour une femme, un métier pareil ! Heureusement qu'elles s'y habituent.

L'abbé Joe — Marie Madeleine était malheureusement prise dans cet engrenage et le Christ l'a pourtant aimée. Il faut avoir compassion de ces femmes et leur porter toute notre attention.

Roger — Oui, mais n'y faites quand même pas trop attention parce que vous pourriez tomber vous-même dans le panneau !

L'abbé Joe — C'est vrai, la chair est faible et j'ai tendance à me laisser aller. Parfois, avec ce genre de femmes, je rêve de commettre le péché de la chair. Mais mon sens moral m'interdit de faire ça.

La ménagère Caroline (*à l'abbé Joe*) — Ne me parle pas de ton sens moral, il se trouve dans ta culotte !

Madame Chaudcul (*à Caroline*) — Il ne faut pas que vous parliez comme ça à un abbé ! Il y a quand même un certain respect à avoir pour les gens d'église qui font ce métier que bien d'autres ne feraient pas !

La ménagère Caroline — Être abbé ce n'est pas un métier, c'est une vocation !

Roger — Et ils sont eux-mêmes faibles de la chair parfois...

Albert — Ça, c'est bien vrai ! D'ailleurs, c'est le cas de le dire : je vois souvent l'abbé Joe dans ma boucherie. Il aime bien manger de la fondue Bourguignonne avec de bonnes frites et un bon vin.

L'abbé Joe — En réalité, mon péché mignon, ce sont les boules de l'Yser.

Madame Chaudcul — L'autre jour sur la plage, un monsieur passait et criait en flamand (que je ne comprenais pas) et répétait en français « boules de l'Yser ! ». J'ai acheté une boule et c'était merveilleux comme goût, avec la crème vanille...

La ménagère Caroline — Ce plaisir pour la langue et pour le palais, cette crème qui fond dans la bouche, quel délice !

L'abbé Joe — Ce gras qui entoure la boule et qui agrmente la crème tout en vous procurant un plaisir divin à s'en lécher les babines...

Albert — C'est tellement bon ! On ne sait pas s'empêcher d'en manger !

Roger — Ce délice peut être considéré comme la masturbation de nos papilles qui ont apprécié cette sublime saveur.

BOULES DE L'YSER : DE BLANKENBERGE A PACHECO

Colette : À Pacheco, ils en donnent parfois comme dessert, mais c'est de la merde !

Serge : Et le cuisinier français dirait : « C'est de la merde ! » (*avec l'accent français de Paris*).

Colette : La pâte n'est pas bonne. A la mer, quand on mange une boule de l'Yser, c'est plein de crème. Ici, c'est garni à la confiture.

Serge : Confiture à l'abricot.

Colette : C'est la même confiture que celle des petits pots qu'on reçoit pour mettre sur sa tartine au petit déjeuner.

Serge : C'est pas de la bonne confiture. On donne ça aux pauvres. On ne sait pas la définir, ça n'a pas de goût.

Colette : A chaque fois, je me demande : avec quoi c'est fait ? La confiture à l'abricot a le même goût que la confiture aux fruits rouges ou aux myrtilles. C'est juste la couleur qui change. Rien n'a de goût ici.

LA NOURRITURE A PACHECO

René : Oh ! Quel bonheur, quelle bénédiction de pouvoir savourer les repas « faits maison » de la cuisine *pachequienne* ! Tous les midis, quand je soulève le couvercle en plastique posé sur l'assiette et que je regarde le plat, je me dis : « Est-ce que je vais bouffer ça ? » Mais la faim me tenaille et je dois tout de même en manger quelques bribes. Avec un petit peu de sel, ça ira et un petit peu de Mogadon pour mon estomac. Ça n'a pas de goût. Quand tu reçois des spaghettis, c'est pâteux et collant, la bolognaise est infecte, immangeable et débordant des assiettes.

Alain : Et si l'on parlait de la viande ? L'éternelle dinde impossible à couper tant elle est tendre, les boulettes juste bonnes à lancer à la tête d'un ennemi, associés à des légumes mal cuits baignant dans l'eau. Et des pommes de terre dures !

Serge : La bouffe qu'on donne ici, je ne la donnerais pas à ma fille !

René : Même pas à ma belle-mère !

Serge : Moi, je donnais du poulet, une côtelette à mon chat, à mon chien, et ils mangeaient bien. Ici, c'est pas des spaghettis, c'est de la pape.

René : Ça colle, hein ! Et jadis, on avait le choix entre deux ou trois plats.

Serge : Mais maintenant ça coûte trop cher. Un seul plat et hop ! On ne choisit plus : « Mangez-le ou ne mangez pas, c'est la même chose ! »

René : Tous les mois, on nous pesait jadis. C'était il y a belle lurette !

Serge : Maintenant, la balance est démodée. Elle n'est plus d'actualité.

René : On ne nous pèse plus parce qu'alors la vérité éclate.

Colette : Moi, ils m'ont pesée. Quand je suis rentrée, je pesais 53 kilos. Maintenant 50. Heureusement que ma fille m'apporte tous les jours du bon manger. Quand j'étais dans mon ménage, je faisais de la bonne bouffe. J'étais habituée à bien manger. J'assaisonnais mes plats parce qu'ici c'est fade.

René : Si on ferme les yeux, on ne sait pas ce qu'on mange, ça n'a pas de goût. Chou de Bruxelles ou salsifi, on ne saurait le dire.

Serge : On a déjà réclamé.

Alain : Mais ça ne sert à rien.

Serge : C'est comme si on chantait Malbrouck !

Alain : Tous les trois mois, on a réunion des résidents. Les premières questions qui viennent en ligne concernent la nourriture. Ils notent tout ce qu'on dit mais tout tombe à l'eau.

Serge : Il n'y a rien à faire, il n'y a rien qui change.

Alain : Alors, à quoi ça sert de faire les réunions ?

Colette : Ils disent chaque fois, à chaque réunion, qu'ils vont remédier à ce problème.

Serge : Et rien ne bouge. Hein ? C'est juste, hein ? Rien ne bouge ?

Colette : Rien ne bouge !

Alain : Rien ne bouge !

René : C'est devenu un mantra.

Colette : J'ai l'impression qu'ils doivent tirer leur plan avec une toute petite somme pour faire à manger comme ça. Pourtant, à la fin du mois, nous ne payons pas une si petite somme que ça !

René : Consolez-vous ma sœur : il est plus difficile pour un riche d'accéder au Paradis, que pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille.

JJ : Allez, venez, Milord ! Vous asseoir à nos tables...

L'EXPRESSION DU DEGOUT SUR L'AIR DE MILORD

Sur l'air de *Milord* d'Edith Piaf (musique de Marguerite Monnot et paroles de la chanson originale de Georges Moustaki)

Allez, venez, Milord !	— Serge + Nicolas
Vous asseoir à nos tables	
Venez goûter cette bouffe	
Totalement exécration	— Colette
Laissez-nous faire, Milord	— René
Et prenez bien le temps	
D'apprécier cette crasse	— JJ
Eh oui, c'est répugnant !	— Alain
Qu'en dites-vous, Milord ?	— Karine
Qu'en pensent vos papilles ?	
Vous donneriez combien	
D'étoiles dans le Michelin ?	

Qu'avez-vous préféré
 Parmi tous ces délices ?
 Le tournedos pavé
 Décollé de la chaussée
 Ou les patates pas cuites
 Qui fuient quand on les pique ?
 Regardez comme ils nagent
 Ces braves chicons braisés
 Mais attention au bloc
 Dur des macaronis
 S'il tombait sur vos pieds
 Il pourrait les briser

Vous palissez, Milord !
Venez vous allonger
Le cuisinier pourtant
Jure que c'est succulent
Avant de crever, Milord
Vous pourrez témoigner
Et même vous confesser
L'abbé ne va pas tarder
Allez, adieu, Milord !
Notre table est réservée
On va bouffer dehors
Trinquer à votre santé !

— Serge+Nic+Karine

— Colette

— René

— JJ

— Alain